

ALEXANDRE. – Moi, Daniel Defoe, écrivain et journaliste vivant à Londres, âgé de 62 ans, j’ai suivi depuis quelques mois les événements tragiques de la terrible épidémie de peste qui ravage Marseille et la Provence en cette année 1720.

La maladie serait arrivée d’Orient à bord d’un navire, le « Grand Saint-Antoine » qu’on a négligé de mettre en quarantaine car il transportait des étoffes précieuses pour le compte de certains échevins de la ville. Le mal s’est répandu dans la cité, décimant la moitié de la population, soit

200.000 âmes. Puis, franchissant les murs de la ville, il a gagné toute la Provence au point que le Roi de France envoya l'armée sur toutes les routes pour empêcher que quiconque puisse en sortir. Les soldats reçurent l'ordre de tirer à vue sur ceux qui, malgré tout, tentaient de s'échapper. À ce prix, on a pu espérer que le mal s'apaise, ou du moins soit contenu dans son expansion. On dit qu'en Provence, les gens s'entretuent pour survivre et que les morts sans sépulture jonchent les campagnes. Ce n'est pas la première fois que les hommes sont frappés par des épidémies majeures. En me penchant sur mes livres d'Histoire, je constate que les plus importantes d'entre-elles ont entraîné de grands changements de civilisation.

Par exemple, en Grèce, au Vème siècle avant Jésus-Christ, la fin de l'hégémonie d'Athènes sur les autres cités grecques. L'historien Thucydide nous donne dans « *L'Histoire de la guerre du Péloponnèse* »

le premier récit d'une pandémie qui nous soit parvenu. En voici un extrait :

Entre Benjamin, en Thucydide. Il porte une veste militaire.

BENJAMIN (*Thucydide*) – « Dès le commencement du deuxième été de la guerre qui opposait Athènes à Sparte, les Péloponnésiens envahirent l'Attique. Ils installèrent leurs camps dans le pays et se mirent à saccager les campagnes. Beaucoup de paysans se réfugièrent alors dans les murs d'Athènes. Quelques jours seulement après leur arrivée, la peste fit son apparition parmi les Athéniens. Précédemment, plusieurs pays avaient été atteints par le même mal, mais on ne gardait nulle part le souvenir d'une épidémie aussi violente et aussi meurtrière. Les médecins soignant pour la première fois une maladie qu'ils ne connaissaient pas, étaient impuissants. C'est même parmi eux que la mortalité était la plus élevée, car ils avaient avec

les malades, des contacts fréquents. Tous les moyens d'action humains restaient inefficaces. Quant aux prières qu'on faisait dans les temples et aux consultations d'oracles, elles se montrèrent impuissantes. Et on cessa finalement d'y avoir recours.

La maladie frappa d'abord les habitants du Pirée et par la suite, atteignit la ville haute avec une violence beaucoup plus meurtrière. Je laisse à d'autres le soin d'expliquer l'origine de ce mal. Je me contenterai d'en décrire les symptômes pour que si, dans l'avenir, il vient à se déchaîner à nouveau, les hommes puissent en reconnaître la nature. Moi-même, je me suis trouvé atteint de ce mal et y ai survécu. J'ai aussi vu un grand nombre de patients en mourir. Les pestiférés commençaient par ressentir brusquement à la tête une chaleur brûlante accompagnée de rougeurs et d'inflammation des yeux. Les parties internes, la langue et la gorge, devenaient aussitôt sanguinolentes. La respiration

était irrégulière et l'haleine fétide. C'était ensuite des étternuements, avec enrouement de la voix. Bientôt le mal descendait dans la poitrine provoquant une toux violente, des spasmes et des convulsions. Les malades ressentait une fièvre si dévorante que les vêtements les plus légers et les plus fines étoffes de lin leur étaient insupportables. Ils se promenaient nus et cherchaient l'eau froide. En proie à une soif inextinguible, ils allaient se jeter dans les citernes. La plupart des malades étaient emportés par le feu qui les brûlait intérieurement avant le neuvième jour de leur maladie.

Alors qu'un grand nombre de cadavres gisaient sans sépulture, les oiseaux et les quadrupèdes qu'attirait habituellement la chair humaine, ou bien ne s'en approchaient pas, ou bien mouraient après y avoir touché. Le plus terrible dans cette maladie était l'état de dépression morale dans lequel on sombrait en s'apercevant qu'on était atteint. On renonçait alors d'emblée à toute

espérance, si bien qu'au lieu de lutter, on se laissait complètement aller. Les hommes périssaient comme de pauvres troupeaux. Ainsi, nombre de demeures se vidèrent de leurs habitants. On se montrait plus compatissant envers les malheureux qui souffraient quand on avait soi-même réussi à surmonter l'épreuve, car on se sentait désormais à l'abri du danger. En effet, le mal ne frappait pas deux fois un même homme, ou du moins la rechute n'était pas mortelle. Il arrivait à ces rescapés d'espérer dans un rêve qu'ils ne succomberaient jamais à aucune autre maladie. Dans Athènes, les morts et les moribonds gisaient pêle-mêle dans la rue où on voyait des agonisants tituber. Les malades assiégeaient les fontaines. On ne se souciait plus de respecter les lois divines et humaines. Bientôt, il n'y eut plus ni cérémonies, ni funérailles. Chacun perdit bientôt toute moralité. On se livra ouvertement à des plaisirs que l'on cachait naguère. Comme

les riches périssaient au même titre que les pauvres, on s'empressait de dépenser ce qu'on avait. On ne se préoccupait plus que des jouissances immédiates et de la manière de se les procurer. Le vol et le meurtre se répandirent partout, car plus personne n'espérait vivre assez longtemps pour subir un châtement pour ces méfaits. Tels furent les ravages causés par l'épidémie. »

ALEXANDRE. – Merci pour ce témoignage.

BENJAMIN. – Il y eut plusieurs millions de morts.

ALEXANDRE. – Un tiers des habitants d'Athènes péri.

BENJAMIN. – Et la moitié de l'armée fut mise hors de combat sans qu'il soit nécessaire de tirer une flèche.

ALEXANDRE. – Comment, dans ces conditions, gagner une guerre ?

Thucydide sort, dépité.